

10

n°54

Numéro 54 / Programme Commun – Vincent Macaigne – Maud Le Pladec
Romeo Castellucci – Yves-Noël Genod – David Geselson – Stéphane Braunschweig
Emanuel Gat – Jan Martens – Laurent Vacher – Festival Mala Inventura Prague



Programme Commun

EN MANQUE

MISE EN SCÈNE VINCENT MACAIGNE / THÉÂTRE DE VIDY

« Une performance théâtrale et plastique mettant en scène une jeunesse aussi mélancolique que révoltée contre la collusion de l'art, du pouvoir et de l'argent et pour qui la violence n'est qu'un des modes de l'abandon. »

TENTATION DU NIHILISME

— par Augustin Guillot —

Il existe un tableau de Poussin qui représente un paysage d'Arcadie baigné de lumière. Mais au centre de la composition, comme une trouée, la présence d'un tombeau.

Et en entrant dans ce tombeau, peut-être trouverions-nous quelque chose comme la scénographie de cette pièce : dans un cul de vallée, une galerie d'art, close sur elle-même, où nous pouvons contempler les sanglantes décapitations du Caravage. En haut, dans l'air limpide et transparent des sommets, l'indifférence et l'innocence, à l'image de ces bergers d'Arcadie regardant avec une curiosité exotique ces allégories du Monde et de l'Histoire. C'est là qu'une figure christique intervient. Une fille d'en haut décide de descendre dans la vallée, d'entrer dans le tombeau. « J'aurais aimé étreindre le monde, en son entièreté, et le sauver par un éclat de rire », profère-t-elle. À défaut de le sauver, Colomb et Magellan sont invoqués, eux qui

sont partis dans l'espoir de détruire la clôture du monde. Quête impossible, mais à laquelle fidélité est due, car comme elle l'affirme « mon rêve du monde doit être plus grand que le monde ».

“

La haine n'est-elle pas un immense cri d'amour ?

Impossible, et ici pas même d'Amérique pour donner quelque illusion, mais plutôt le désarroi d'un tard-venu, à l'image de ce Bouvet de Lozier qui, un jour de 1738, s'orienta plein sud à la recherche des mythiques terres australes, et ne découvrit que des morceaux de banquise errants. Si « la terre est changée en un cachot humide » (Baudelaire), si l'étreinte est restée vaine, alors demeure la tentation du nihilisme : saccage de la galerie dont les ruines deviennent un avant-poste de la fin du monde. Autant dire aucune quiétude ni béatitude dans

cet immense cri d'amour qui ne se départ jamais de la violence d'un cri de haine. Squames grisâtres sur les murs décrépis de la scène, corps suppliciés du Caravage, chair à la fois si proche et si faible. Le monde, le plus proche donc, ce qui se renifle et qui suinte ; mais le plus lointain, ce avec quoi nous ne coïncidons jamais tout à fait, à côté ou déjà au-delà de nous, le monde, ce pour quoi nous le haïssons, quelque chose dont la beauté se refuse à nous. Mais la haine n'est-elle pas un immense cri d'amour adressé au monde, et auquel le monde n'a pas répondu ? Et si, au regard des précédentes pièces de l'artiste, l'édifice peut sembler ici plus branlant, c'est aussi cette perte de monumentalité qui émeut, une œuvre précaire et défailante comme le monde qu'elle souhaite étreindre. « Renoncer à son propre héroïsme », entend-on quelque part dans la nuit.

Vu au Tandem (scène nationale d'Arras/Douai) en janvier 2017

FOCUS — PROGRAMME COMMUN

Programme Commun

MOTO-CROSS

CONCEPTION & CHORÉGRAPHIE MAUD LE PLADEC / THÉÂTRE SÉVELIN 36

« Moto-Cross est une auto-fiction qui met en perspective les questions de la chorégraphe à partir de souvenirs, d'expériences, de récits de vie qui constituent le sous-texte de cette « légende » personnelle. »

CE SOIR ON SORT, ON OUBLIE TOUT

— par Floriane Fumey —

Alertes contre les infrabasses et les lumières stroboscopiques avant d'entrer. « Moto-Cross » sera un spectacle qui pulse : rythmes cardiaques et musicaux de la danseuse, du DJ et du spectateur. On pénètre dans la salle comme on entrerait dans le hall d'une foire de motos.

À centre, un podium blanc étincelant sur lequel trône un motard en combinaison bleue complète. À l'angle du dispositif quadrifrontal, DJ Tiné, maître de la discographie, est installé sur sa plate-forme, table de mixage et micro à portée de main. Nous sommes dans une arène où un adversaire en combinaison rouge aurait tout aussi bien pu débarquer. Mais sous ses protections, Maud Le Pladec marque la cadence soutenue de mouvements d'épaules et « roule littéralement des mécaniques ». Elle fait le tour du plateau en toisant lentement le public. À l'inverse, celui-ci a la sensation d'une caméra qui tournerait autour d'elle en contre-plongée. Sentiments de puissance, de vitesse, d'euphorie et de liberté traversent alors le ring : la moto roule à une allure folle et la voix de Bibi Flash résonne à fond - « Ce soir on sort, on oublie nos galères, ce soir on

sort, on oublie tout ». Retour à l'adolescence, à son besoin d'ivresse et de liberté, les images s'affrontent, entre confession et caricature. On aurait presque envie de se lever pour se joindre à elle dans cette danse cathartique, car une chose est sûre, l'incroyable pouvoir subversif du temps : « Enfant, je danse sur les musiques pop de la discomobile de mon père, je suis peinte en tutu rose sur la portière de sa camionnette, je cours de galas en compétitions de moto-cross. Mon père aime la danseuse qu'il a fait peindre sur sa camionnette et j'aime que mon père l'aime. »

“

Une étrange autofiction

« Mon père m'a inscrite à la danse et a poussé mon frère à faire du moto-cross », commence-t-elle. Ce premier souvenir sonne comme une tendre revanche sur le passé. On voit même en DJ Tiné la figure du père, ancien DJ qui l'a initié au disco. Pourtant cette piste est vite abandonnée pour sillonner les méandres de sa mémoire. Avec l'aide de Vincent Thomas-set pour les textes, Maud Le Pladec a composé une étrange

autofiction, puzzle chorégraphique, musical et théâtral où les tubes de la French touch côtoient les danses urbaines. En toile de fond, la techno et l'electro arrivent en France depuis Chicago et Détroit, les raves débarquent après leur interdiction par Margaret Thatcher lors du Second Summer of Love, fameux été 1988 de la fermeture des mines, et la guerre froide. Or, la crise, les guerres, Daft Punk comme le waacking font étrangement écho à aujourd'hui... Alors qu'en est-il ? Souvenirs décousus ou mise en scène du monde de la nuit ? Improvisation ou chorégraphie ? Nostalgie du passé ou désespoir du présent ? La superposition de lumières stroboscopiques bleues puis blanches, créée par Eric Soyer, donne vie à un être de la nuit tentaculaire et phosphorescent qui se déchaine désespérément jusqu'à l'épuisement. Mais les ruptures de rythme brutales laissent une impression frustrante d'abandon de toutes les pistes amorcées. Mêlant intime, politique et souvenirs, Maud Le Pladec se met littéralement à nu. On finit par se dire que, pour saisir le sens de tout ça, il n'y a qu'une solution : plonger avec elle tête la première dans cette brume.

Vu aux Substances (Lyon) en février 2017

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« De la démocratie en Amérique » © Guido Mencari

Programme Commun

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

CONCEPTION ROMEO CASTELLUCCI / THÉÂTRE DE VIDY

« Avec "De la démocratie en Amérique", spectacle en tableaux sans lien explicite avec le titre, Romeo Castellucci part à la découverte d'une fête oubliée, d'un rite non encore nommé qui pourrait devenir le pendant du politique humain. »

LA TERRE PROMISE

— par Marie Sorbier —

« Se reposer ou être libre, il faut choisir. » On peut se demander si cette maxime de Thucydide ne s'applique pas autant au metteur en scène qu'au peuple de défricheurs dont parle Alexis de Tocqueville dans son célèbre essai. Car Romeo Castellucci ne se repose pas, ni sur ses lauriers, que l'on sait nombreux, ni sur les rouages efficaces de l'art dramatique. Il va dans le dur, convoque les Muses obscures de l'inspiration et se confronte obstinément à la rugosité de sa liberté.

Et comme toujours, le maître italien des plateaux exige du public dévotion et engagement. Le théâtre n'est pas le lieu où l'on apprend dans l'attitude passive de l'oisillon qui attend la becquée mais le lieu où tout se crée ; où la possibilité du jamais vu et donc du jamais pensé peut prendre corps. Le théâtre est un temple et ses oracles ne parlent jamais distinctement. Ici, le spectateur travaille et déchiffre ; son inconscient aussi. On sait les Castellucci, sphinx des temps modernes, friands d'énigmes. Nous voilà donc au cœur de ce territoire vierge à conquérir, partageant les troubles d'un couple de puritains déchirés entre leur observance des dogmes, le gouffre de solitude de la foi et les besoins basement humains du quotidien : « Du fer et des semences ! » La faim conduit au blasphème, la chair est faible et Dieu semble parfois distraire trop longtemps. Évidemment, il n'est pas question de didactisme ou de message à faire passer, ni de réalité historique à revisiter. Tocqueville est un point de départ théorique, certains pourront parler de prétexte, mais c'est plutôt de l'ordre de l'héritage commun, une pensée partagée, un socle sur lequel on s'appuie avant de s'élaner. Peut-être d'ailleurs est-il plus pertinent d'envisager ce voyage scénique comme une lecture

à nouveau de la notion de sacrifice dans l'Ancien Testament, incarné par la figure patriarcale d'Abraham. Par amour de Dieu, il accepte de conduire son fils Isaac sur l'autel et de Lui offrir sa vie. La présence sur scène de ce bras meurtrier mécanique comme un leitmotiv entêtant semble signifier que l'intervention divine en faveur de la vie n'efface pas l'acceptation aveugle de la mise à mort. À moins que nous ne parlions finalement que de ces Indiens dont l'acculturation progressive conduira la peau entière à muer, rappel douloureux des scalps dont la présence irrigue les 2 h 20 du spectacle. Perdre sa peau pour la sauver ou changer de peau pour s'adapter au nouveau monde. S'ensuit une litanie d'images qui s'unissent non par le sens mais par leurs liens intrinsèques au sacré. À la manière d'Aby Warburg et de son Atlas mnémotique, ces formes juxtaposées se mêlent et se rejettent, communiquent, crient, interrogent, se révoltent, vivent de leur vie propre et créent ensemble une cosmogonie nouvelle. Ces tableaux, magnifiés par le travail du son ciselé et mystérieux, engendrent une cérémonie païenne, un rite ancestral agissant, une convocation aux fêtes dionysiaques qui se jouent et qui demandent que l'on accepte de lâcher sa raison pour être initié aux mystères. Il est libre, Romeo. Fatigué aussi comme pouvaient l'être ses machines dansantes dans son « Sacre du printemps », comme ses pattes de cheval motorisées ici ou la cage thoracique d'Agamemnon dans l'« Orestie », comme ces cris silencieux qui déchirent dans une transe hallucinée son théâtre et le consacrent comme un des créateurs les plus puissants de la scène contemporaine.

Vu au DeSingel (Anvers) en mars 2017

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

1

DOREEN

CONCEPTION DAVID GESELSON

Vu au théâtre de la Bastille en mars 2017

En tournée au Festival Mythos (Rennes) les 5 et 6 avril 2017

« Dans son dernier livre, André Gorz, philosophe et journaliste, se retourne sur sa vie et écrit une déclaration d'amour à sa femme malade, Doreen. »

JOUER AVEC L'AUTHENTICITÉ

— par Narimane Le Roux Dupeyron —

C'est une atmosphère douce et chaleureuse qui accueille les spectateurs dans l'appartement du philosophe et journaliste André Gorz et sa femme, Doreen. Pourtant, l'on sait que dans 1 h 15, après cinquante-huit ans de vie commune, ils se suicideront ensemble pour que l'un ne « survive » pas à l'autre. Mais d'abord, on se sert un verre, on discute avec les acteurs... Rupture du quatrième mur, immersion du spectateur... Jusqu'ici rien de nouveau. Mais ce dispositif montre rapidement sa nécessité tant il sert le récit, avec finesse et subtilité. Comment mettre en scène une histoire vraie sans projeter nos propres fantasmes, sans surinterpréter ? Comment rejouer le réel avec « authenticité » ? C'est ce que parvient à faire cette création grâce à un jeu avec la réalité et la fiction, l'artifice et l'authentique, porté par la très belle interprétation de Laure Mathis et de David Geselson. Les morceaux de vie choisis, entre questionnements existentiels et anecdotes du quotidien, nous transportent dans l'histoire de ce couple. Durant cinquante-huit ans, André Gorz retombe sans cesse amoureux de sa femme, Doreen. Elle l'écoute, le conseille, le met face à ses contradictions, se moque, se rit de lui, l'aime profondément et un jour se découvre atteinte d'une maladie incurable... David Geselson, ici auteur, metteur en scène et acteur, s'est inspiré de la « Lettre à D. », une poignante confession écrite par André Gorz à sa femme, et de fragments de vie du couple, dont le spectateur est ce soir l'invité et le témoin. C'est au choix. On restera toujours sur un fil, laissant s'installer une fine tension, un trouble, une justesse et une très belle fragilité...

L'AIR DE RIEN

— par Ludmilla Malinovsky —

À l'origine, il y a un fait divers. André Gorz et sa femme, Dorine Keir, se sont donné la mort en septembre 2007, à plus de quatre-vingts ans, dans leur petite maison de Vosnon, où ils habitaient et plantaient des arbres depuis une vingtaine d'années. Un an auparavant, le philosophe avait écrit une déclaration d'amour à sa femme, publiée sous le titre « Lettre à D. ». Et c'est à partir et « autour » de ce texte que David Geselson a conçu sa pièce. Il nous fait entrer une heure dans la vie du couple, une heure qui va durer cinquante-huit ans. On est accueilli chez eux, dans un équivalent du banal intérieur qu'ils habitaient dans la quiète campagne auboise. Ils nous invitent à boire un verre en entrant, à nous resservir n'importe quand. Ils discutent entre eux ou nous parlent, se font des scènes comme un vieux couple qui se confierait un peu plus que prévu pendant un dîner qui se déroule bien. On s'attache vite. On le comprend dans le salon, quand on apprend à lire les scanners de Dorine, qu'on réalise que son mal est incurable et qu'ils se suicideront pour ne pas être séparés quand l'heure sera écoulée. « Doreen », c'est un peu le retour du plaisir de la conversation au théâtre. Le plaisir d'un théâtre qui n'est pas dans le déni du texte. Aucune « guerre des sens » qui sature le plateau d'effets. Pas besoin d'effets techniques, pas besoin de congédier l'éloquence pour captiver un public. La démonstration de David Geselson et de Laure Mathis est sobre. L'inclusion de séquences vidéo est discrètement camouflée dans la bibliothèque, les décibels sont mesurés. Le comédien va jusqu'à interpeller le public pour s'assurer que le niveau sonore de sa musique lui convient. Un décor inoffensif et intimiste, normal, qui met en valeur les comédiens et cet amour de fait divers : les deux, subtils l'air de rien.

2

LA BEAUTÉ CONTEMPORAINE

CONCEPTION YVES-NOËL GENOD / ÉTRANGE CARGO (MÉNAGERIE DE VERRE)

« C'est une allégorie. C'était la fin de l'année, il faisait beau, la fête qui suivit fut extrêmement joyeuse, en plein air, et les étudiants étaient splendides. »

HISTOIRE D'UNE JEUNESSE SURCONSCIENTE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Une salle vide au fond de laquelle ne trône qu'une seule chose : trois petites marches qui ne mènent à rien. Le vide. Le vide éclairé par une rangée de néons colorés qui s'éteignent et s'allument au rythme déprimant du souvenir d'un soleil mort. Mais alors, c'est ça, la beauté d'aujourd'hui ? Eh bien oui. C'est ça et c'est sublime, car dans ce décor, c'est une humanité post-proustienne que ces seize comédiens d'une vingtaine d'années peuvent alors incarner quand l'un d'eux s'adresse au public pour lui dire : « Deux secondes de douleur. Voilà ce que signifiera pour moi de vous avoir aimé. » Cette phrase qui résonne au milieu du vide nous donne le sentiment que chacun de ces enfants à tout compris des tristesses amoureuses qui sont au cœur du récit de l'auteur de « La Recherche ». Comme si, fort du siècle passé depuis sa mort, chacun d'eux avait finalement appris de cette expérience, à laquelle Proust ne croyait pourtant pas, lui pour qui aimer n'était « qu'un mauvais sort comme ceux qu'il y a dans les contes ». C'est donc un monde désenchanté qu'Yves-Noël Genod nous montre, mais c'est aussi

un monde joyeux, puisqu'il est entre les mains de gamins qui s'en protègent en refusant de vivre la douleur du réel. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Aidan Büchi, ce comédien dont on aimerait qu'il devienne la Berma de demain, quand il nous dit « None of this is about reality. It's about the value of awareness ». Et ce refus surconscient d'aujourd'hui par des gens de maintenant, c'est ce qui fait toute la différence avec le déni égoïste qu'était celui de leurs parents. Une différence qui prend forme devant nous, qui pouvons voir grâce à ce spectacle se faire la belle histoire d'enfants dont l'éclat des rires tente en vain d'écraser le vacarme produit par la tristesse des images de morts qui bercent leur quotidien depuis qu'ils sont nés. En vain, parce que toujours résonne dans nos têtes la voix du présentateur télé qui les annonce.

EN PUISSANCE

— par Léa Malgouyres —

« Mais oui, à moi aussi, on a dit que les jeunes de vingt ans étaient géniaux ! » (Marie-Thérèse Allier, fondatrice-directrice de la Ménagerie de verre). Avec le regard documentaire d'un Van der Keuken, le drame d'une Sofia Coppola dans « Virgin Suicides », la sublimation de la puissance vitale d'un Larry Clark, Yves-Noël Genod glace les visages sublimes de la jeunesse contemporaine, les recouvre d'un halo comme Hitchcock sur Kim Novak et en fait des mythes. Sa mythologie à lui est résolument proustienne. Genod découpe, dans le garage de la Ménagerie, sur un néon aux couleurs changeantes, les silhouettes des jeunes filles en fleurs et des éphèbes de ce début de xxie siècle. Genod fait du lieu « théâtre » l'allégorie de la Jeunesse. Il ramène l'espace scénique à sa fonction de lieu de tous les possibles. Peut-être les choses vont-elles se faire, peut-être que non. Peut-être qu'il n'y aura personne, peut-être beaucoup de monde. Certains qui se trouveront au même moment dans un même espace ne se rencontreront peut-être pas. Une seule chose est sûre : il est si beau de regarder advenir ou ne pas advenir

le monde, ce champ des possibles, ces microévénements, ces rencontres, ces idéologies en puissance. Cette troupe de jeunes gens qui n'ont rien à raconter ou bien tout, que l'on croise au travers d'une démonstration virtuose, ou bien dont on éprouve simplement la présence, nous place avec émotion face à ce que l'on pourrait peut-être. Dans ce spectacle, la beauté contemporaine dépasse les personnages. Elle se place aussi dans une esthétique générale, dans une manière d'associer ou de ne pas associer le corps, la musique, le texte, la lumière. La musique va se couper là. Pourquoi ? Parce que le sens qui en sort ne correspond pas au sens que l'on donne usuellement à une musique qui se coupe. On dirait une erreur, ou un hasard, et pourtant c'est beau. Mais alors pourquoi c'est beau ? Là, c'est trop long, cette scène. C'est trop long ? Parfait. Le spectacle semble progresser comme ça dans un affinement toujours plus précis de l'idée du beau contemporain.

3

SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

MISE EN SCÈNE STÉPHANE BRAUNSCHWEIG

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE JUSQU'AU 14 AVRIL

« Une rumeur affreuse circule... Pour préserver sa mémoire, sa mère est prête à tout – y compris à faire interner la jeune cousine qui fut la seule à assister au drame. »

DEUX FEMMES REMARQUABLES

— par Martine Silber —

Pour qui a vu le film de Man-kiewicz, le pari de Stéphane Braunschweig pour sa première création en tant que directeur du théâtre de l'Odéon, « Soudain l'été dernier », était un vrai défi. Qu'il relève avec brio mais de façon un peu trop distancée. D'abord par la scénographie, une jungle touffue où les personnages semblent presque écrasés, minuscules, et qui va se modifier au fur et à mesure de l'action. Ensuite par la grâce des deux actrices absolument principales, Mrs Venable (Luce Mouchel), la mère farouche et fragile, et la jeune Catherine (Marie Rémond), tout aussi fragile mais sûre de son fait. C'est une lutte sans merci à laquelle on va assister entre ces deux femmes que tout oppose, la classe sociale et leur amour pour Sébastien, le poète, le fils et fiancé, mort soudain l'été dernier dans des circonstances non élucidées. Une scène que le film décrivait de façon effroyable, alors qu'ici seuls les mots comptent et que le mystère reste entier. Catherine, qui a assisté au drame, est-elle folle quand elle raconte ce qu'elle a vu ? Mrs Venable est-elle un monstre capable de la faire interner pour lui imposer le silence ? Même la famille de Catherine lui demande de changer sa version pour préserver une portion d'héritage. Elle est seule et personne ne la croit ou ne veut la croire. C'est alors qu'intervient le médecin-psychiatre, qui se propose de l'opérer » à la demande de Mrs Venable mais souhaite d'abord la rencontrer. C'est le moment décisif du drame, le poids de l'homosexualité, impossible à admettre pour une mère qui se bloque dans son déni mais révelée à Catherine, qui a fait office sans le savoir de rabat-teuse à Sébastien. Et c'est à peine suggéré.

WILLIAMS HALLUCINÉ

— par Andrea Pelegri Kristic —

Une jungle fantastique. Des bruits d'oiseaux sauvages. Une femme, Mrs. Venable, au bord de l'hystérie, assise en fauteuil roulant et accompagnée d'un psychiatre assez spécial, le Dr Sugar. Ils discutent de la mort de Sébastien, poète, fils de Mrs. Venable et créateur de cette particulière forêt tropicale. C'est ainsi que commence la nouvelle mise en scène de l'actuel directeur du théâtre de l'Odéon, Stéphane Braunschweig, « Soudain l'été dernier », écrite par Tennessee Williams et dans une excellente version française de Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier. Tous les éléments caractéristiques chez Williams se trouvent dans cette pièce peu connue du grand public : les rapports suffocants entre mère et fils, les maladies mentales ainsi que la forte présence féminine, particulièrement bien incarnée par les deux comédiennes plus expérimentées de la distribution, Luce Mouchel et Virginie Colemyn. Et pourtant, « Soudain l'été dernier » propose une écriture et une atmosphère tout à fait atypiques pour Williams. Plus brefs et de temps à autre extrêmement poétiques, les dialogues semblent parfois moins des échanges logiques que de longues divagations, riches en images. La scène finale illustre ce lyrisme grâce à la performance de Marie Rémond, moins convaincante au début de la pièce. Sa description de la mort de Sébastien commence par une énumération banale des faits puis se transforme en une vision fantasmagorique. Cette atmosphère est néanmoins présente dès le début, grâce à la fantastique scénographie du même Braunschweig. Inspirée de la première didascalie du texte, elle se veut plus une hallucination qu'un espace réaliste. Un impressionnant tour de force pour un spectacle qui au tout début paraissait moins probant.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

EN BREF

Programme Commun
MIRE

Les hallucinations ou autres persistances rétinienne prennent le pouvoir d'autant plus facilement que le corps est allongé. Cette position inhabituelle dans les théâtres engendre une attention particulière, déplace de facto le regard. Un miroir au ciel reflète les douze corps nus. Visuellement à distance, ils sont pourtant physiquement très proches. Une rotonde les entoure sur le plateau, et si l'envie vous prend de décoller de votre matelas des interstices laissent passer lumière, regard et bruit des peaux sur le sol. Ce double point de vue fonctionne subtilement par opposition : ce qui se dévoile totalement est loin, ce qui est à portée de main se laisse attraper par bribes. Voici donc le propos : travailler poétiquement sur le fragmentaire. Kaléidoscope humain - les formes s'enchaînent, les membres se déploient à la manière des figures marines désuètes de la natation synchronisée. Mer ou ciel qu'importe, la performance physique laisse progressivement place à la rêverie, l'esprit en état de douce et étrange divagation esthétique. Inspirée par le phénakistoscope de Muybridge, Jasmine Morand nous invite aux origines foetales de l'image en mouvement. **M.S.**

INSTALLATION CHORÉGRAPHIQUE
— THÉÂTRE SÉVELIN 36 (LAUSANNE) —Programme Commun
WOMB

C'est un film chorégraphique stéréoscopique qui fait vivre aux spectateurs confortablement installés une expérience artistique augmentée grâce à la technologie 3D en haute définition. Le film se revendique aussi comme une forme innovante de narration spatiale alliant images stéréoscopiques, chorégraphie, art visuel et musique. Pensé comme un travelling existentiel, il est pour Gilles Jobin, figure majeure de la danse contemporaine suisse, une analogie abstraite du déroulement de la vie. Devant cette proposition qui joue sur la profondeur de l'espace et le volume des corps pour provoquer une émotion contemplative, il n'y a plus qu'à admirer le décor spectaculairement kitch-pop-seventies et à laisser les trois interprètes mener la danse. **M.S.**

FILM 3D
— ARSENIC (LAUSANNE) —Programme Commun
NACHLASS

Quelle trace veut-on laisser pour ceux qui nous survivent ? La dernière installation de Rimini Protokoll ne laisse pas indifférent tant elle embrasse un sujet universel par les portes des particuliers. Exit les gadgets des précédentes performances de Rimini Protokoll, ici nous voilà au cœur d'une plongée ontologique immersive. Partageant l'intimité des derniers instants de huit vies que seules les voix transmettent, le public devient l'oreille attentive de leurs volontés et de leurs choix. C'est avec douceur et tendresse que l'on ouvre successivement les portes, sans pathos ni appréhension, tant l'humanité semble vibrer derrière les murs. **M.S.**

INSTALLATION
— THÉÂTRE DE VIDY (LAUSANNE) —

WE CALL IT LOVE

Son mari et son fils unique ont été tués par les miliciens, et pourtant elle choisit de pardonner à leur bourreau. Elle rend visite chaque jour au jeune agriculteur qui a assassiné sa famille et apprend à le considérer comme « son fils en humanité ». C'est pour tenter de comprendre l'incroyable miséricorde de cette mère courage, au lendemain du génocide rwandais, que Carole Karemera a réuni l'équipe de « We Call It Love ». Dans un dispositif bifrontal immersif, le texte de Felwine Sarr fait entendre avec une juste sobriété cette histoire vraie. De très beaux jeux de lumière accompagnent le tortueux chemin de la réconciliation post-génocide, cette mémoire à vif, peuplée de sang et de fantômes. Aux côtés des deux acteurs, le musicien Hervé Twahirwa exprime de façon sensible et juste la douleur qui ne peut être dite. **A.C.**

THÉÂTRE
— LA MAISON DES MÉTALLOS —

OR VIRTUOSE À LA COUR DE FRANCE

Après l'exposition « Bauhaus », le musée des Arts déco revient à l'art figuratif des objets. Il nous présente l'imposante carrière du bronzier Pierre Gouthière. Ses œuvres sont exposées avec celles d'autres maîtres ciseleurs-doreurs afin d'assouplir l'idée d'un « style Gouthière » et de mettre en valeur une chaîne de l'art qui liait en bonne intelligence le bronzier d'ameublement, l'ornemaniste, le sculpteur et l'architecte. L'harmonisation des décors se faisait ainsi, autour d'un répertoire partagé de formes néoclassiques et de thématiques mythologiques en rupture avec le style rocaille. Au-delà de la virtuosité technique, l'exposition rappelle aussi l'apparat et laisse deviner le cérémonial du faste social dans les usages domestiques des classes puissantes. En marge de l'exposition, la Maison Lignereux présente cinq œuvres contemporaines inspirées du poème « Kubla Khan », de Coleridge. **Lu.M.**

EXPOSITION
— MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS —

NOSHOW

« Avoir son content » ou « en avoir pour son argent », que ce soit au Québec ou en France, ce principe de la société marchande reste le même : recevoir en proportion de ce que l'on a payé. Le collectif québécois Nous sommes ici propose avec « Le NoShow » d'en faire l'expérience directe : le spectacle sera ajusté chaque soir à la recette de billetterie. Cette idée est née du constat qu'il est impossible outre-Atlantique de joindre les deux bouts quand on est comédien, y compris à succès. Alors certes, le Québec n'est pas la France. Mais qui a conscience du coût réel d'une place de théâtre ? Pourquoi dissocie-t-on valeur financière et valeur symbolique de l'art ? Et d'ailleurs, que faisons-nous là ? Les pieds dans le plat de l'argent et du divertissement, après explosion du quatrième mur et usage immodéré des technologies, cette bande de fous heureux lance un cri du cœur qui fait du bien. **F.F.**

PERFORMANCE
— THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE (LYON) —

RETOUR SUR...

AVANT DE PLONGER DANS
LE GRAIN BAIN— par *Timothée Gaydon* —

Sous le patronage de l'histoire culturelle d'Utrecht et de ses canaux hollandais, Jan Martens nous a présenté, en une soirée au théâtre Kikker, deux spectacles qui l'ont fait doucement chavirer. Artiste associé au Gymnase à Roubaix, le chorégraphe belge s'est tourné, pour sa carte blanche, vers des artistes au potentiel affirmé et aux parcours brillants. Les deux pièces pourront être vues pendant le festival Le Grand Bain, empreint d'énergies disparates. Le mot d'ordre, si l'on se fie au conseil sussurré au spectateur avant les représentations, est ce verbe « ralentir », symbole et sceau appuyés du rejet de notre mode de vie contemporain. Ralentissons donc, tout d'abord, en compagnie de Steven Michel, qui, déjà passé par le festival Artdanthé en 2016, reprend « They Might Be Giants ». À l'image du culbuto, le danseur expérimente une autre forme de gravitation, dos nu et jambe par-dessus tête, et bannit 45 minutes durant son visage de la représentation. Ce qu'on nous offre si aisément sur scène nous est retiré, dépossession rude mais qui nous est sans doute nécessaire pour percevoir différemment. Plus que le rythme, Steven Michel explore le relief du corps à travers les propagations onduleuses provoquées par ses efforts physiques. Notre machinerie optique tente alors de comprendre comment ce caisson humain recroquevillé dessine malgré tout de belles histoires. La réponse œuvre dans les rainures tracées dans la peau du dos par les contractions musculaires qui produisent de microévénements, subtils et puissants. Là se révèle peut-être la fonction poétique du langage chorégraphique, dans l'absence de figure, dans le dérobement et la fuite du visage, lesquels proposent de débouter nos facultés cognitives. Du corps, il ne reste que des bras, et la bouche n'est plus que l'espace entre des doigts. « Tide », seconde proposition, menée par l'Islandaise Bara Sigfusdottir, trouve dans l'improvisation la richesse et le défaut majeurs de son propos. Loin d'être une marée ravissante, la pièce souffre de sa dynamique inégale. Des mimiques théâtrales nous font esquisser de timides sourires, et la complicité naissant du dialogue entre le corps et l'instrument peut être remarquée ; mais la raison de la pièce tient surtout dans la verticalité explorée, qui est un renvoi joyeux à la forme de la trompette parfois posée au sol, ancrée à sa manière, et qu'Eivind Lonning fait résonner étrangement. Une soirée aux tonalités dissonantes qui nous aura aussi fait découvrir les installations de Luis Rios Zertuche. Et après cela, dresser une conclusion peu surprenante : la Belgique est encore pour quelque temps le carrefour des amours dansées, que le Grand Bain consacrera pleinement, soyons-en certains !

LA CHAMBRE INDE



Nouvelles séries de représentations à la Cartoucherie
jusqu'au 21 mai puis du 16 juin au 2 juillet 2017

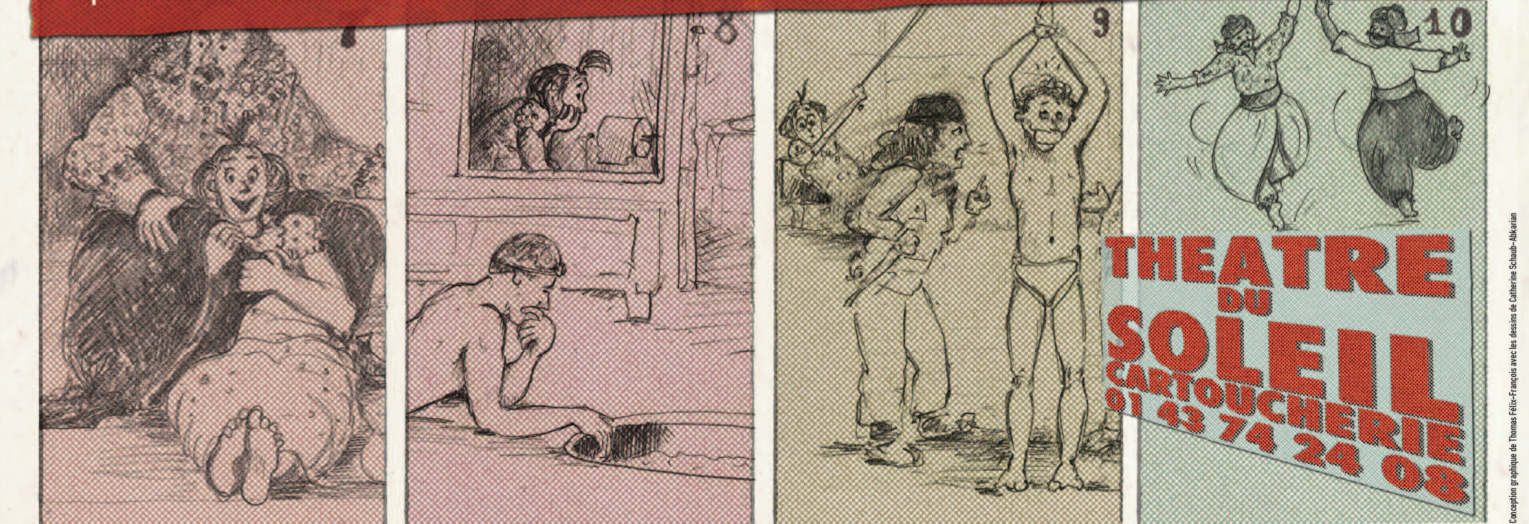


Et le Théâtre du Soleil accueille

Dimanche 26 mars 2017
Concert de l'ensemble Divana, les bardes
manghaniyars du Rajasthan

Du 29 mars au 9 avril 2017
Danse contemporaine et Kathakali. « Mithuna »,
par la Cie Annette Leday/Keli

Du 21 avril au 4 juin 2017
« Kunti & Karna », « Terres de cendres »
et « Karruppu »,
trois spectacles du Théâtre Indianostrum de Pondichéry,
mise en scène de Koumarane Valavane,
musique de Jean-Jacques Lemêtre



THÉÂTRE
DU
SOLEIL
CARTOUCHERIE
01 43 74 24 08

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

SUNNY

REPRISE / GRAND THÉÂTRE D'AIX-EN-PROVENCE
CHORÉGRAPHIE EMANUEL GAT, MUSIQUE AWIR LEON

« Une danse qui se crée et s'invente avec ses interprètes, dans un long processus où chacun s'exprime en étant à l'écoute de l'autre. »

— par Mariane de Douhet —

C'est un spectacle parfait pour une dictature qui voudrait montrer comme elle a bien assimilé les codes de la modernité : esthétique pub, thème des rapports entre individu et collectif, enchaînement rapide de scènes-fragments. On sort du « Sunny » d'Emanuel Gat à la fois endormi et envoûté : lassé de la consensuelle uniformité de corps jeunes et beaux en American Apparel, et de l'insurmontable questionnement sur le groupe et la place qu'on y prend. Et simultanément séduit par le *work in progress* qui se déroule sous nos yeux : impression d'assister à ce jour unique d'un cours de danse où tous les corps se répondent, subitement traversés par la même énergie – on parlerait volontiers de grâce. En effet les corps conversent, égrènent un alphabet de mouvements « techniques », tandis que dans le fond de la salle d'autres les regardent. L'electro (pardon : indie-tronica) épurée et métallique d'Awir Leon, penché sur son clavier, allée à sa voix de pythie sous médocs donne une gravité à l'ensemble. Et le tour est joué : c'est beau, léché, de somptueux danseurs dans des bodys couleur crème, des corps mais pas seulement, des individus qu'on sent personnellement là, et voilà, on est séduit. Malgré nous, parce qu'il manque quelque chose : serait-ce ça, un spectacle neutre, ni plat ni tiède mais dont on ressort sans sentiment de rupture avec le dehors ? La rhétorique du feuillet est à l'exacte image du spectacle : ouvert(e) à toutes les interprétations possibles,

au point d'édulcorer sa radicalité. « Sunny est une explosion d'idées, un flot continu et libre fusionnant de sons inédits et un questionnement en profondeur sur les possibilités de la chorégraphie contemporaine. » « Sunny » comme la chanson de Marvin Gaye, leitmotiv sonore du spectacle (dont les rapports avec la danse sont surtout performatifs – mais tant mieux, car pourquoi vouloir à tout prix des analogies entre les différents éléments de la scène ?). Et pourtant. On voudrait voir l'après-« Sunny », les marques de bronzage, voire les brûlures, bref ce qui reste après – au-delà de – la perfection formelle. Il y a de la douceur (mais un peu de brutalité quand même), de beaux corps (mais une danseuse à prothèse de bras quand même), de la folie – une procession digne de Burning Man –, mais jugulée quand même (carnaval de yuppies). On se dit qu'anticiper les clichés ne suffit pas pour s'en défaire, et que le spectacle manque de vrillages et de câbles qui sautent. L'étrange créature inaugurale – dragon chinois afro-tribal – nous annonçait l'inverse. On attendait que le dragon crache mais il bave, et sa bave est belle, translucide et sûrement un peu cosmétique, on se laisse envelopper par elle, on en sort fredonnant la mélodie de Marvin Gaye, de jolies images en tête et des rêveries vagues, le spectacle s'étant offert comme surface où projeter ses pensées, entre fantasmes de divinités et liste de courses.

En tournée le 30/05 au théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines

LE DESSIN

VOUS VOULEZ ENTENDRE CRIER MACAIGNE ?

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°54 — 21.03.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O, Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris

SIRET 81473614600014 — www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Briançon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Agathe Charnet, Mariane de Douhet, Baptiste Drapeau (illus.), Floriane Furney,

Timothée Gaydon, Augustin Guillot, Narmane Le Roux, Dupeyron, Léa Malgouyres,

Ludmila Malinovsky, Rick Panegy, Andrea Pelegri Kristi, Martine Silber.

Photo de couverture © Amélie Chassary

LE FAUX CHIFFRE

1,2

C'est le nombre de tonnes de cheveux et de peaux arrachés dans « De la démocratie en Amérique » de Romeo Castellucci.

L'HUMEUR

« Voix du ventre, voix des yeux, voix de la main, voix de la bouche... »

Yasmine Hugonnet

L'AGENDA DES FESTIVALS

PERFORMATIK17

« Performatik17 se rend – avec différents partenaires bruxellois – dans l'intéressante zone d'ombre où les créateurs tripotent aux codes des arts plastiques et du spectacle vivant. Et à la position du spectateur. Car, si le revival de l'art de la performance suscite un renouvellement des arts, c'est précisément dans ce domaine. Dans la remise en question radicale de la position du spectateur, allant du regard muséal au spectateur de théâtre et au-delà. Dans le cadre de Performatik17, la signification intrinsèque d'une œuvre a moins d'importance que la création dans l'ici et maintenant. C'est ce à quoi nous aspirons collectivement – à une époque où même les espaces publics ne réunissent plus les gens, mais se révèlent un empilement d'îlots individuels dans une bulle. »

Performatik17, du 24 mars au 1er avril, au Kaaitheater (Bruxelles)

LE GRAND BAIN

« Toujours déployé sur deux semaines, Le Grand Bain propose de plonger dans la belle vitalité de la scène chorégraphique d'aujourd'hui. Jan Martens, chorégraphe associé, y apportera cette année sa couleur avec une carte blanche le temps d'un week-end. »

Le Grand Bain, du 27 mars au 7 avril au Gymnase (Roubaix)

FESTIVAL MALA INVENTURA :
PETIT INVENTAIRE À PRAGUE

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

On peut imaginer plus sordide que Prague pour passer le dernier week-end de février. Mais un lieu ne suffit pas s'il n'est pas habité par des âmes heureuses. Et au festival Mala Inventura, l'enthousiasme est communicatif...

En témoigne le Studio Alta, centre du festival ces dernières années : des anciens entrepôts de la Zone 7 reconvertis en 2008 en un lieu de création scénique contemporaine. Dans l'immense café qui jouxte la salle de représentation, sorte de hangar cosy avec poutres apparentes sous 10 mètres de plafond, tout vient de la récup : fauteuils, chaises, tables ont été donnés par les sympathisants. Eva, prof à l'Académie des arts de la scène, me confirme que le canapé sur lequel je suis affalé lui appartenait. « You're in one of the best cafés in Prague », ajoute-t-elle en me demandant si je peux aller lui chercher un hot-dog au bar. Portée par le réseau Nova Sit, Mala Inventura (« Petit inventaire » d'une trentaine de spectacles) fête cette année sa 15^e édition. Sa directrice, Adriana Svetlikova, mène un combat de longue haleine pour faire vivre ce show case destiné aux professionnels locaux et étrangers, et plutôt centré autour des formes courtes et expérimentales. Incontournable pour découvrir le fleuron des créations scéniques tchèques.

Autre lieu, autre ambiance, le théâtre Archa est situé dans une ruelle à mi-chemin entre Florenc et la place Venceslas, en face d'un self-service végane et d'un Starbucks : bienvenue dans le Prague des années 2010. « Busking Un/Limited », du Spielraum Kollektiv (conçu et mis en scène par Linda et Mathias Straub), est une espèce de cabaret de l'étrange flirtant avec le théâtre documentaire. Les spectateurs s'assoient en tablés de quatre et assistent aux témoignages de vrais musiciens de rue qui parlent de l'évolution de la législation, de leurs galères, de la réalité de leurs revenus (environ 15 000 couronnes, soit 550 euros par mois).

Au cœur du dispositif : un facétieux système de vote du public qui l'oblige à prendre partie dans la discussion, hélas pas assez exploité, le seul moment plutôt réussi venant de la question « Si votre rue devenait invivable à cause du bruit des touristes et des musiciens de rue, est-ce que 1) Vous déménageriez ou 2) Vous porteriez plainte auprès de la municipalité ? » – tous les spectateurs ayant choisi la première option se trouvant de facto obligés de changer de table. Hé, il faut assumer vos choix, les gars ! La palme du bizarre, toutefois, est à attribuer à deux autres shows improbables : le premier, « μSputnik », déjà vu au festival de Pilsen en septembre dernier, est la reconstitution miniature et en carton des aventures spatiales russe... pour un seul spectateur ! Douze minutes de pure poésie historisante. Le second, « Appetizers », est la démonstration qu'on peut faire une pièce marionnettique avec une aubergine volante et un ananas flambeur adepte du beatboxing : les Tchèques de Juanitas Bananas ont directement attaqué les drogues dures.

“

« Le théâtre, c'est surtout de l'amour »

Petit matin du lendemain. On s'arrête à deux pas de l'hôtel devant le portrait géant de Vaclav Havel qui recouvre la façade du DOX, indispensable centre d'art contemporain branchouille. Pour l'inévitable déambulation dans la ville aux cent clochers, il convient d'avoir un *trdelnik* dans la main gauche et une fiole d'absinthe dans la droite. Seul moyen de survivre à la traversée du pont Charles et de ses hordes de touristes. Petite déception : on n'y retrouve aucun des musiciens de la veille. En attendant l'ouverture du PONEC, haut lieu de la danse contemporaine à Prague, je brûle les minutes au Muffin Concept, petit salon de thé douillet bercé de vieux swing qui tranche avec l'environnement peu hospitalier de rails et de voies rapides. Dans « Guide », Vera Ondra-

sikova propose une performance ultra techno qui pousse les effets d'ombre et de lumière jusqu'au *wow effect*. On aurait apprécié une narration plus percutante et moins de *mirroring* répétitif, mais il est difficile de ne pas garder la mâchoire ouverte dans une extase visuelle pendant la totalité de la chorégraphie. Avec « Swish », Tereza Hradilkova nous convie à une transe envoûtante : sur fond de guitare à effets et saturée jouée en live par Filip Misek, voici une quête de la mémoire et de l'enfance en 38 minutes de corde à sauter non-stop poussée jusqu'à l'effondrement du corps. Intense et troublant. Un sentiment partagé après la représentation de « Resolution », de Jana Vrana, au théâtre alternatif NoD, en plein centre-ville : de la « danse audiovisuelle » millimétrée et haletante qui se joue des codes de la modernité.

Avant les retrouvailles avec le studio Alta, le samedi soir, je découvre un endroit étrange. Passé les portes d'un immeuble lambda, il y a de quoi s'interroger devant l'escalier moche qui plonge sous le béton : entrée d'un bowling clandestin ? Club échangeur interlope ? En réalité : le théâtre Alfred ve dvore, remarquable petit lieu de création contemporaine où s'agitent ce soir-là deux performers barrés, Halka Tresnakova (dotée d'un physique détonant dont elle joue avec flegme et grâce) et Laszlo Fulop. Défiant les lois du bon sens, décalant vers l'absurde chaque geste et chaque parole, ils mettent en scène avec « Plan B » un burlesque visuel aussi drôle qu'irritant. Après cet étrange spectacle, il ne reste plus qu'à aller s'échauffer sur le *dance floor* du centre du festival. Dans un coin, un DJ affûte ses platines. Dans un autre, une machine à pop-corn. À l'étage, le chat minaud de canapé en canapé. Et le logo de Mala Inventura, un poussin jaune tout droit sorti d'un trip à l'acide, surplombe le café, avec son slogan « Divadlo je dneska hlavne o lasce » : « Le théâtre aujourd'hui, c'est surtout de l'amour. »

Festival Mala Inventura, Prague, du 22/02 au 01/03/2017

LE GARÇON INCASSABLE

CRÉATION / COMÉDIE DE BÉTHUNE
MISE EN SCÈNE LAURENT VACHER

« C'est l'histoire d'une femme qui fait des recherches sur les derniers jours de Buster Keaton. Alors que tout s'effondre, il faut trouver la force intérieure pour se relever. »

— par Rick Panegy —

Entre magie et intimité, « Le Garçon incassable », de Laurent Vacher, est un tour de passe-passe qui fait surgir du burlesque et de la simplicité la force de l'humilité. En adaptant « Le Garçon incassable », le troisième roman de Florence Seyvos, paru en 2013, Laurent Vacher avait la possibilité de donner forme à cette récurrente recherche de l'auteure, qui continue d'explorer et de questionner à travers ses romans son rapport au handicap. « Je ne me suis pas demandé si c'était possible ou comment faire. "Le Garçon incassable" est devenu une nécessité. Dans ce roman il y a un peu mon histoire. » Et Laurent Vacher d'évoquer le souvenir de cet ami, ce « frère » handicapé, dans son enfance, que la lecture du roman de Florence Seyvos a ravivé. Tout au long de ce « Garçon incassable » sensible, sur un plateau un peu nu, habillé de

quelques écrans et de cagettes, se déroule l'histoire de cet enfant, Henri, handicapé, demi-frère de la narratrice, qui, elle, s'échappe sur les traces de Buster Keaton aux États-Unis. Tandis que la jeune femme raconte la vie du comédien qui « ne souriait jamais », celle du jeune Henri se déploie, en épisodes croisés. Un peu chorale, se développant ici et outre-Atlantique en même temps, aujourd'hui et il y a cent ans, l'histoire montrée par Laurent Vacher est si fidèle au récit de Florence Seyvos qu'on y décèle la même sincérité. Il y a dans le regard porté par le metteur en scène sur l'histoire de ces deux enfants atypiques – Henri handicapé et Buster, enfant utilisé par sa famille dans des numéros de cirque – une sensibilité certaine, et une admiration, sans doute. L'admiration d'un corps qui ne casse jamais, d'un être qui ne rompt pas, qui s'obstine. Le « garçon incassable », c'est

évidemment Buster Keaton, qui, de son enfance au cœur d'un cirque à sa carrière de comédien cascadeur, incarne l'improbable roseau que devient Henri, l'enfant handicapé, tout autant « garçon incassable » au regard de la dureté de son rapport à la société, aux autres... La mise en scène est presque poétique, habile – à l'instar de la superposition tout en illusion du film « Steamboat Bill, Jr. » sur un écran mobile avec le jeu des comédiens sur le plateau. Le rythme, un peu bancal dans la première moitié, trouve un équilibre progressivement, permettant une lisibilité du récit plus aisée et autorisant le spectateur à apprécier davantage le jeu, d'une énergie livrée sans retenue, des trois comédiens, Odja Lorca, Martin Selze et surtout le jeune Benoît Datté, dont le fakirisme apporte un décalage quasi lyrique sur cette histoire de transcendance des violences.

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

100% Afriques Festival



Un voyage au cœur de la création contemporaine africaine !

la  illette

23.03 → 28.05.2017

01 40 03 75 75 - lavillette.com - #100pourcent

CONCERTS OUMOU SANGARÉ / SEUN KUTI & EGYPT 80 / YOUNG PARIS...

DANSE GÉNÉRATION A / GOLDEN STAGE...

THÉÂTRE DIEUDONNÉ NIANGOUNA / FAUSTIN LINYEKULA...

EXPOSITION AFRIQUES CAPITALES (à partir du 29.03)

Avec Pascale Marthine Tayou • Hassan Hajjaj • Akinbode Akinbiyi • Ala Kheir...

Mécènes de l'exposition



FUNDAÇÃO SINDIKA DOKOLO

FONDATION LOUIS VUITTON

MOIS
DE LA
PHOTO
GRAND
PARIS



Partenaires du festival



Partenaires de l'exposition